

de la Grande-Bretagne seyaient à un homme comme moi ! J'ai mérité d'être dans le palais des rois ! Mais cela ne durera pas plus longtemps que je ne voudrai !"

Et le malheur, le repentir éclataient ainsi dans ses paroles pleines d'une amère ironie !

C'est dans ces pensées qu'il était parti d'Angleterre. Il avait résolu de s'humilier. C'était dans l'abaissement seul, dans l'expiation seule, qu'il pouvait trouver de la consolation. Non pas qu'il eût le courage de regarder la honte en face, mais il était résolu comme le roi Lear dans la tragédie de ce nom, "à être lui-même son créancier," à réclamer de lui-même cette vieille dette de l'expiation qu'il n'avait pas voulu payer jusque-là.

Lord Dauvers avait été fort effrayé de la disparition de Julien après la mort de Clouderley, du temps qui s'était écoulé depuis que seul, errant à l'aventure, le jeune homme se trouvait, par le fait, privé de toutes ressources. Que ne pouvait-il pas lui être de tragique et de funeste ?

Lord Dauvers me fit signe de le suivre dans l'appartement qu'il avait à l'hôtel. On nous laissa seuls.

— Que Dieu soit béni ! dit-il, je vous ai trouvé. D'après vos dernières lettres, j'ai conclu que vous deviez être ici ou en Sicile. Mais où est le fils de mon frère ? Votre recherche a-t-elle été couronnée de succès ? L'avez-vous découvert.

XXXV

Je me hâtai de raconter à lord Dauvers tout ce qui s'était passé, et ce que la longueur de son voyage, entrepris dans un tel état de santé, l'avait en grande partie empêché d'apprendre ; c'est ainsi qu'il ignorait tout à fait l'arrestation de Julien.

Il arrivait au moment même où le sort de Julien semblait irrévocablement fixé. Je lui dis que son neveu n'avait que sept jours à vivre !

Il écouta mon récit avec une impatience fébrile. Il me remercia de ma constance, de mon dévouement. Quand il sut que son neveu avait été une fois encore le compagnon des bandits, la respiration sembla lui manquer. L'édit

promulgué pour l'extirpation du banditisme le frappa de terreur. Il me suivit en esprit à Euna, à Palerme, à Messine, à Tarente, et à Palerme encore. Je lui décrivis l'exécution de Saint-Elme et le mauvais résultat de l'audience que m'avait accordée le marquis Fanucci que je venais de quitter quand j'avais aperçu la voiture de lord Dauvers dans la rue. Il se jeta en arrière dans son fauteuil ; il se frappa le front avec force ; il leva les yeux au ciel avec un regard plein d'une horreur inexprimable.

— J'ai presque été le meurtrier de cet enfant orphelin !... s'écria-t-il. Mon Dieu ! que m'est-il encore réservé ?

Il s'élança de son fauteuil et se dressa de toute sa hauteur.

— Allons, dit-il, allons chez le marquis Fanucci !

Nous nous rendîmes d'abord chez le consul général, M. Allen. Lord Dauvers et lui se connaissaient depuis longtemps. D'ailleurs lord Dauvers apportait tous les papiers nécessaires pour établir son identité,

M. Allen envoya un domestique avec un billet pour le marquis ; il lui demandait une audience immédiate. La réponse ne tarda pas à venir. Le consul et lord Dauvers se rendirent aussitôt chez le ministre et je les accompagnai.

M. Allen introduisit lord Dauvers auprès du marquis Fanucci.

Lord Dauvers, sans préface et sans hésitation, raconta son histoire, fit la confession pleine et entière de toute sa vie, il dit au marquis, en présence du consul le rang et la fortune qu'il avait usurpés. Il était venu en Italie avec le dessein expressé de se démettre de ces biens si mal acquis et de les restituer à leur légitime propriétaire, Julien, dit Clouderley, prisonnier sous le coup d'une accusation capitale, dans le château de Palerme.

Le marquis et le consul étaient également frappés de surprise. Le ministre regardait alternativement lord Dauvers, le consul et moi.

— Le jeune homme, dit-il enfin, maintenant que j'ai tout compris, maintenant que je puis tout juger, n'a plus rien à craindre, et il sera mis en liberté immédiatement. Je vais aller trouver sa Majesté